

**Nos recommandations culturelles**  
**Dalida et Janis, deux**  
**étoiles au firmament**

Marie-José Sirach

21/07/2022

*Deux spectacles du off, Dalida sur le divan et Janis, évoquent avec force et délicatesse ces icônes de la musique. L'une était italo-égyptienne. L'autre, texane. Elles ont chanté, à leur manière, la liberté.*

L'une est née en Égypte, a grandi en Italie et vécu en France. L'autre non loin du lac Sabine, à Port Arthur, Texas. Elles ont volé de leurs propres ailes, bravé les interdits, se sont approchées du soleil, trop près, ont tutoyé les étoiles. Alors, parfois, elles ont plongé dans la nuit noire de leur solitude, se débattant avec de vieux démons qu'elles trébalaient depuis l'enfance, mais remontaient sur scène, disparaissaient, renaissaient de leurs cendres. Jusqu'à ce que la mort les rapproche.

Iolanda Gigliotti, dite Dalida, est née en 1933. Janis Joplin en 1943. Dix ans et un océan les séparent. Dalida la brune, devenue Dalida la blonde, est arrivée au bon moment, au bon endroit pour incarner une certaine idée de la femme, séductrice, le corps moulé dans des robes fourreau, souvent à paillettes, selon les fantasmes de la gent masculine aux manettes de la variété française d'alors. Janis, c'est le vilain petit canard. Elle se tient mal, picole, fume, se drogue, accroche à ses cheveux des boas roses. On est loin de la femme américaine idéalisée par



l'American way of life. L'industrie du disque leur met le grappin dessus. Dalida parcourt une grande partie du monde, chante tous les styles, dans toutes les langues. Janis parcourt la Californie en mode psychédélique, se produit dans des petites salles et de grands festivals. Musicalement, elles sont aux antipodes l'une de l'autre. Pourtant, un lien ténu les relie, une sorte de mélancolie secrète, un vague à l'âme que l'on retrouve dans le blues, qu'il ait des accents orientaux ou du sud des États-Unis. Dans le monde de la musique dominé par les hommes, elles ont bataillé ferme. Elles sont devenues des icônes sans jamais cacher leur fragilité ou leur force. Elles sont mortes toutes les deux d'overdose mais, ce que l'on retient, c'est leur talent, leur engagement, leur folie et leur désir de chanter.

## *Loin des clichés battus et rebattus*

Le spectacle de Lionel Damei et Alain Klingler, Dalida sur le divan, inspiré par l'ouvrage du psychanalyste Joseph Agostini, est **un voyage d'une très grande délicatesse dans son univers**. On y entre par son rêve de cinéma enfin exaucé grâce à Youssef Chahine, qui lui propose de jouer, dans le Sixième Jour, le rôle d'une grand-mère courage. **Dalida apparaît telle qu'elle ne s'était jamais montrée : sans fard, dans de simples atours, sa longue chevelure voilée**. C'est à partir de cette Dalida que Damei et Klingler ont remonté le fil de sa vie et imaginé un récit non chronologique qui alterne confessions et chansons. **Dans son immense répertoire, ils ont déniché des pépites qu'ils chantent, susurrent, murmurent**. À travers ses mots, elle qui disait pourtant qu'elle n'avait jamais su se « protéger des mots que je chantais », on éprouve dans notre chair le feu intérieur qui l'habitait. **L'interprétation, tout en douceur, la mise en musique et en lumière de ce récit, tout en sobriété qui alterne voix et piano, nous permet de redécouvrir des sens cachés, un goût pour la liberté et un amour immodéré pour la vie**. On est loin des clichés battus et rebattus. On mesure combien sa vie et ses chansons étaient intimement liées. **C'est un récital bouleversant, constellé d'émotions, émaillé de rires et de larmes, un hommage authentique à cette diva**.

On quitte la butte Montmartre et les rives du Nil, direction la Californie. La Janis de Nora Granovsky a fui son Texas natal pour vivre à San Francisco, l'épicentre de la contre-culture à l'aube des années 1960. Juliette Savary ne joue pas Janis Joplin, elle en est la réincarnation. La métamorphose se réalise sous nos yeux. Au fur et à mesure, la comédienne sort de son propre corps pour se glisser dans la peau de Janis. Elle raconte, se raconte depuis le lit de sa chambre qui se transforme en une chambre d'hôtel. C'est fou comme elles se ressemblent ces chambres de motels. La vie de la chanteuse défile par bribes, souvenirs épars aussi fulgurants qu'un shoot d'héroïne : son enfance dans la campagne, la fuite à Frisco, ses rencontres - Leonard Cohen, Jim Morrison -, mais aussi son band, la musique, Monterey, Woodstock, le mouvement beatnik, son désir inassouvi de liberté, qui passe par le chant, cette voix si troublante et puissante, son goût pour la provocation face au puritanisme ambiant. Aux côtés de Juliette Savary, Jérôme Castel, guitariste hors pair, revisite par touches son répertoire. Lorsque, à la toute fin, tous deux s'avancent sur le devant de la scène, la version acoustique qu'ils offrent de Me and Bobby McGee est magique : on ferme les yeux, Janis est là, à portée de main.

Dalida et Janis étaient belles et rebelles. Leurs fantômes se sont croisés à Avignon. Je le sais, je les ai vus...